

318

G30

210

318 G 30

M 318 G30

L E C O M T E

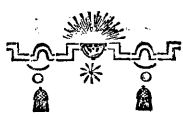
D'A L B E R T,

D R A M E

EN DEUX ACTES, ET EN PROSE  
MÊLÉ D'ARIETTES.

Représenté à Fontainebleau, le 13 Novembre 1786,  
& à Paris, le 8 Février 1787, par les Comédiens  
Italiens ordinaires du Roi.

Les Paroles, par Mr. SEDAINE; la Musique, par  
Mr. GRÉTRY.



à A M S T E R D A M,

Chez CÉSAR NOËL GUERIN,  
Imprimeur - Libraire, dans le Dcelestraat.

M D C C L X X X V I I I.



*PERSONNAGES.*

LE COMTE D'ALBERT.

*M. d'Alise*

LA COMTESSE D'ALBERT.

*M. Longeau*

ANTOINE.

*M. Le Comte*

TREVILLE.

*M. Dupré*

UN OFFICIER.

*M. de la Marche*

ÉGLÉ.

*M. de la Marche*

ROSINE.

*M. de la Marche*

LA BONNE.

*M. de la Marche*

UN GEOLIER.

*M. de la Marche*

DES RECORDS.

DEUX MARCHANDES.

---

 A V E R T I S S E M E N T .

C'EST presque toujours l'importance qu'un Auteur met, ou délire qu'on mette à son Ouvrage, qui lui fait hasarder un Avertissement, & je n'ai guere d'autre raison à donner pour faire excuser celui ci.

Il y a quinze à seize ans qu'on me fit demander quelques scenes de Comédie, où il n'y eût point d'amour, & que de jeunes personnes du plus haut rang pussent jouer dans l'intérieur de leur appartement. Flatté de la demande, après y avoir acquiescé, je pensai que je serois bien de me servir de ce moyen, pour faire sentir à des enfans l'application que l'on peut faire des Fables de la Fontaine aux actions de la vie civile, & leur apprendre à transporter des animaux aux hommes, ce qui avoit été transporté des hommes aux animaux.

Je choisís la Fable du Lion & du Rat, & sa morale, qui dit qu'on a souvent besoin d'un plus petit que soi, me parut présenter une instruction nécessaire aux augustes enfans qui doivent s'en occuper.

Un homme de la lie du peuple, qui, par reconnoissance, tire de prison un homme très-puissant, étoit le Rat qui délivre le Lion.

A la fin de mes scenes, amenées très-rapidement, esquissées & annoncées comme proverbe, on devoit donner à deviner à la respectable assemblée quelle étoit la Fable de la Fontaine, déguilée sous l'action de mes personnages.

Mon ouvrage fait, je donnai copie de mon manuscrit à l'homme de considération, qui s'étoit chargé de me demander ce travail, j'ai depuis ignoré si cela avoit rempli son objet, personne ne m'en parla plus, & je n'en parlai à personne.

Le manuscrit qui m'étoit resté entre les mains, fut lu par Mr. Grétry, qui trouva dans la scene de la prison assez de motifs pour intéresser & pour exercer ses talens; j'ai joint des scenes à celles qui étoient faites, j'ai cherché à les préparer; mais l'empreinte de proverbe est restée à cet Ouvrage, & il se sentira toujours de sa première destination.

J'ai ajouté un troisième Acte, dont j'ai cru faire excuser l'irrégularité, en l'intitulant (suite), j'ai pensé qu'alors on me pardonneroit de transporter à quinze jours & à soixante lieues de distance le tems & le lieu de la scene: ce n'est

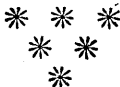
pas que j'approuve cette liberté, qui dispense un Auteur de deux parties difficiles de l'art du Théâtre, de l'exposition primitive de son sujet, de la création des personnages & le conduit souvent à ne faire qu'un Ouvrage dégénéré.

Je suis persuadé qu'il y a peu de Fables de la Fontaine qui ne puissent être le germe d'une production dramatique; mais au lieu que la Fable indique hautement son point de morale, il conviendrait que l'action théâtrale forcât l'Auditeur à faire lui-même la réflexion dont le Poëte a ledésir de le pénétrer.

Nous sommes bien autrement frappés de celle qui nous est sentencieusement articulée.

Le, *qui te l'a dit*; d'Hermione à Oreste, m'auroit à jamais garanti de la séduction & des fureurs de l'amour, si la nature m'avoit condamné à en être tyrannisé.

Je ne peux finir cet Avertissement, sans payer à Mad. Dugazon le tribut d'éloges & de reconnaissance que nous lui devons, (Mr. Grétry & moi) ainsi qu'aux Acteurs, qui ont partagé avec elle les dangers & le succès de la représentation.



LE COMTE  
D'ALBERT,  
DRAME.

---

ACTE PREMIER.

*Le Théâtre représente une place, où plusieurs rues aboutissent; sur le devant, une boutique ouverte à moitié, sur l'appui de laquelle un homme chargé puisse se reposer.*

---

SCENE PREMIERE.

DEUX HOMMES.

L'UN.

HÉ bien?

L'AUTRE

Instruit par la lettre que nous avons interceptée, & qui seule prouveroit le duel pour lequel il est condamné, je l'ai attendu sur la route, je l'ai reconnu, & je l'ai suivi depuis Bruxelles.

L'UN.

Tu es donc bien sûr que c'est le Comte d'Albert.

L'AUTRE.

Je le connois comme moi-même; je ne l'ai perdu de vue qu'à trois lieues de Paris, il y entrera certainement: entourons son hôtel, il y viendra, ou la comtesse, sa femme, ira sans doute le joindre, & il faudra la suivre.

---

SCENE II.

LES MEMES, & d'autres gens qui se joignent à eux.

CHOEUR.

SANS doute, oui vous le tenons.  
Auras-tu du courage?  
Je me fens du courage.

A 3

6 L E C O M T E

Vingt écus, parbleu, sont très-bons,  
Nous aurons l'avantage.

Mais si quelqu'un l'accompagnoit,  
Et s'il le défendoit,  
N'avous-nous pas nos compagnons  
Qui ne sont pas poltrons.  
Sans doute, oui nous le tenons,  
Nous aurons l'avantage.

---

S C E N E III.

LES MEMES HOMMES, ET UN SURVENANT.

L'U N.

Hé bien, qu'as-tu remarqué?

L E S U R V E N A N T.

La grande porte étoit fermée, on l'a ouverte, & ses  
enfans vont sortir avec leur bonne; elles étoient dans la  
cour: la comtesse, je crois, va sortir aussi.

L'U N.

A pied?

L E S U R V E N A N T.

Oui.

L'A U T R E

Si elle sort, il n'y a pas d'apparence qu'elle l'attende.

L E S U R V E N A N T.

Qu'importe?

L'U N.

Allons, disperçons-nous sans nous éloigner. Voici les  
enfans.

L'A U T R E.

Et la bonne.

---

S C E N E IV.

LA BONNE, ÉGLÉ, ROSINE, ET UN LAQUAIS  
QUI SUIV.

LA BONNE, à *Rosine*.

V O Y E Z donc où vous posez vos pieds. Hé, vos  
ganus?

R O S I N E.

Ah! ma bonne!



LA BONNE.

Comment, je vous les donne moi même entre les mains, & vous les oubliez ?

ROSINE.

C'est vrai.

LA BONNE, *au domestique.*

Ah ! je vous en prie, courez vite, nous vous attendrons ici. (*à Eglé*) Qu'avez-vous donc, Mademoiselle, il semble que vous ayez pleuré.

TRIO.

ROSINE.	ÉGLÉ.	LA BONNE.
	Ah ! ma bonne, mon cœur s'allarme. Maman, maman a du chagrin. Hier, j'ai surpris une larme De ses yeux tombant sur sa main, Cela m'allarme, Cela m'allarme infiniment. Pauvre maman ! chère maman ! Sauriez-vous donc ce qui l'allarme ? Ignorez-vous ce qui l'allarme. Assurément, maman a du chagrin.	
Moi, je le fais bien.	Ah ! ma bonne ! cela m'allarme. Hier, &c.	Je n'en fais rien.  <i>(A Rosine.)</i> Taisez-vous, vous ne savez rien.
Je le fais, moi, je le fais bien.	Non, ma sœur, vous ne savez rien.	Taisez-vous, vous ne savez rien.
Je le fais, moi, je le fais bien.		

SCÈNE V.

LES MEMES, ET UN DOMESTIQUE, apportant les gants.

LA BONNE.

ALLONS, partons, personne ne nous a vus.  
*(La petite met l'un de ses gants.)*

LE DOMESTIQUE.

Madame, peut-être, car elle ne le fut.

B L E C O M T E

---

S C E N E V I

LA COMTESSE, (*Elle est suivie de deux domestiques.*)

LA COMTESSE.

SAINTE Firmin?

ST. FIRMIN.

Madame?

LA COMTESSE.

Approchez: retournez à l'hôtel, dites au suisse qu'à toute personne qui viendra me demander, il dise que je suis à la campagne, & dites-lui aussi que vous avez ordre de rester à la porte pour faire entrer quelqu'un.

ST. FIRMIN.

Qui, Madame?

LA COMTESSE.

Un homme en manteau gris, collet de velours, le chapeau sur les yeux, vous le laisserez entrer; ne l'interrogez pas, & vous ne le suivrez pas même des yeux.

ST. FIRMIN.

Ah! Madame, si ce pouvoit être...

LA COMTESSE.

Taisez-vous; allez.

---

S C E N E V I I.

ANTOINE, *en entrant sur la Scène, croise la Comtesse, & vient à elle; il est chargé d'une hotte très-remplie; il a beaucoup de peine à marcher avec ce qu'il a sur le dos, il y a un appui de boutique demi-ouverte, sur lequel il pose sa hotte.*

ANTOINE.

AH! que j'ai de peine! Au diable le concierge & sa commission; du fond du Marais, au haut du fauxbourg St. Germain; ils croient que les hommes sont des chevaux. Je paie que cela pèse plus de deux cens cinquante; encore un pavé glissant comme la glace: je n'aurois pas tant de peine, moi pauvre porte-clef, si l'an passé je n'avois pas refusé deux cens louis pour porter une lettre... Ah! ah! deux cens louis pour porter une lettre... Il falloit qu'il y

est

eût bien des choses dedans... Hé bien.... j'ai bien fait, je serois riche, & je me reprocherois cela... Mais notre vieux Gouverneur, avec sa voix cassée, vas, vas, vas-t'en vite, & sois ici dans la minute. Dans la minute. il faut que ce soit lui dont parle la chanson de notre prisonnier; ça me fait songer à prendre du tabac une petite prise.

*(Il râpe pendant la ritournelle.)*

Quand j'entends un homme sensé,  
Qui parle après avoir pensé,  
Comme j'estime sa personne  
Mais un bavard qui déraisonne,  
Et qui jase, abhoc & abhac,  
Je le méprise,  
Et je le prise  
Moins qu'une prise  
De tabac.

*(Il raccommode sa bricole, se frotte les épaules pendant la ritournelle, & râpe.)*

J'ai le respect le plus profond  
Pour tout homme qui porte un nom,  
S'il s'honore par sa conduite:  
Mais un noble, sans nul mérite,  
Descendit-il d'un Armagnac?  
Je le méprise,  
Et je le prise  
Moins qu'une prise  
De tabac.

Voilà là-bas des petites filles qui passent: en voilà une assez gentille, j'en serois bien ma femme; mais on est si trompé à cette marchandise! il vaut mieux rester garçon. Je suis encore de l'avis de notre prisonnier.

Parlez-moi d'une belle enfant,  
Qui de l'amour ne se défend,  
Que pour n'être jamais légère:  
Mais la femme qui ne veut plaire,  
Que pour faire d'amour un mic mac,  
Je la méprise,  
Et je la prise  
Moins qu'une prise  
De tabac.

10      L E C O M T E

---

S C E N E    V I I I .

ANTOINE, UN OFFICIER bien poudré, bien frisé,  
des bas blancs, & marchant avec attention. La  
bricolle de la hotte d'Antoine casse; il tombe avec sa  
hotte, presque sur l'Officier.

L'OFFICIER.

SANDIS! est-ce que tu ne peux pas prendre garde à  
toi, ah! morbleu, il m'a tout éclaboussé; il faut que je  
tue ce yeux-là.

(Il met l'épée à la main.)

---

S C E N E    I X .

LE COMTE, D'ALBERT, L'OFFICIER,  
ANTOINE.

LE COMTE.

ARRÊTEZ, Ciel! qu'allez-vous faire?  
Pourquoi tuer ce malheureux?

L'OFFICIER.

Qu'importe, est-ce là votre affaire?  
Je vous trouve bien téméraire  
De vous mêler de cette affaire.

LE COMTE.

Il est homme, il est malheureux,  
Je dois le défendre.

L'OFFICIER.

Morbleu,

Il ne tient à rien que je ne...

LE COMTE.

Que je ne!... que voulez-vous dire?

L'OFFICIER.

L'épée à la main.

(Le Comte met l'épée à la main.)

ANTOINE.

Ah! Messieurs,

Ah! tuez-moi plutôt, Messieurs,  
Accourez donc.

---

S C E N E X.

LES PRÉCÉDENS, TREVILLE.

T R É V I L L E .

**C**OMMENT, Duval  
Tu ne vois pas ton Général?

D U V A L .

Mon Général?

T R É V I L L E .  
Ton Général.

A N T O I N E .

Son Général!  
Comment c'étoit son Général!

D U V A L , *remet son épée, salue avec confusion, & part.*  
J'ai tort, j'ai tort, mon Général.

---

S C E N E XI.

ANTOINE, LE COMTE, TREVILLE.

A N T O I N E .

**A**H! Monseigneur, que je vous remercie! vous m'avez  
sauvé la vie.

L E C O M T E .

Vas, bon homme, continue ton chemin.

A N T O I N E .

Monseigneur, je ne le peux pas, si vous ne m'aidez à  
relever ma hotte.

*(Le Comte relève la hotte, aidé de Trévillle & d'un de  
ces hommes, qui se joint à eux.)*

Ah! Messieurs, que je vous remercie: Monseigneur,  
il y a trop loin de vous à moi, pour que je puisse jamais  
vous rendre service; mais vous ne m'empêchez pas de  
prier Dieu tous les jours pour vous.

L E C O M T E .

Vas bon homme, tu es assez chargé.

127 L E C O M T E

---

S C E N E XII.

LE COMTE, TREVILLE.

T R É V I L L E.

**C**OMMENT, mon ami, toi à Paris, toi à Paris: hé mais, ignores-tu qu'aussi-tôt après ce malheureux duel, tu as été décrété, jugé par contumace, & que si on te rrouve aujourd'hui, demain tu portes ta tête sur un échafaud.

L E C O M T E.

Je le fais.

T R É V I L L E.

Mais enfin, que viens-tu faire à Paris?

L E C O M T E.

Je ne suis qu'à deux pas de mon hôtel, j'en repars à l'instant; je suis venu voir ma femme, embrasser mes enfans, & prendre avec elle tous les arrangemens possibles, afin qu'elle me suive dans sa terre, près de Bruxelles.

T R É V I L L E.

Hé! ne pouvois-tu par une lettre?..

L E C O M T E.

J'en ai écrit deux, point de réponse, & j'apprends qu'elle ne soit malade.

T R É V I L L E.

Non, je l'ai vu hter: mais voici un homme qui nous observe, & j'apperçois là-bas des gens d'assez mauvaise mine; enveloppe-toi dans ton manteau, je ne te quite pas que je ne t'aie remis chez toi.

---

S C E N E XIII.

*Le même homme qui a relevé la hotte, & qui n'a pas quitté la Scène, & deux camarades à qui il fait signe.*

L'U N.

**H**é bien?

L'A U T R E.

Oui, je parie que c'est lui

L'U N.

Qui!

D'ALBERT. 13

L'AUTRE.

L'homme qui s'en va.

L'UN.

Ils font deux.

L'AUTRE.

C'est celui qui est enveloppé dans son manteau; c'est le Comte d'Albert.

L'UN.

Le connois-tu bien?

L'AUTRE.

Ah! que oui! je l'ai suivi depuis Bruxelles.

L'UN.

Fais signe aux autres: sommes-nous en force?

*(Le premier homme sifle, on lui répond; il fait des signes, on paroit les lui rendre.)*

L'AUTRE.

Nous sommes dix-sept. Allons leur prêter main forte.

---

S C E N E XIV.

LA COMTESSE, SON DOMESTIQUE,  
M. TREVILLE, LA BONNE, LES  
DEUX ENFANS, DEUX MARCHAN-  
DES *qui sortent d'une boutique; ils arrivent suivant  
le cours du morceau de musique, qui commence par  
une rumeur dans la coulisse.*

LES RECORDS.

QU'OPPOSEZ-VOUS?

Que voulez-vous?

Oui, cédez-nous,

L'ordre du Roi,

Voilà la loi.

Point de défense,

Sans résistance;

Suivez, suivez l'ordre du Roi,

Voilà la loi.

LA COMTESSE.

Quelle rumeur!

Quelle clameur!

Dieux, n'est-ce pas

M. Tréville?

Oui, oui, c'est lui, suivez ses pas.

TRÉVILLE.

La violence est inutile.

LA COMTESSE.

Tréville ici, M. Tréville.

LE LAQUAIS.

M. Tréville! M. Tréville!

TRÉVILLE.

Ah, quel coup! ah, quel coup cruel!

LA COMTESSE.

Parlez-moi donc?

TRÉVILLE.

O ciel! ô ciel!

C'est vous, Madame la Comtesse!

En vain, en vain j'ai résisté,

Il vient, il vient d'être arrêté.

LA COMTESSE.

Arrêté, qui! ciel! mon mari!

TRÉVILLE.

Hé oui, Madame, hé oui, c'est lui.

LA COMTESSE.

Ah! je me meurs.

*(Elle tombe en foiblesse.)*

TRÉVILLE, au domestique.

Secourez-la.

Plaçons-la là.

*(On l'assied sur un banc, près de la boutique.)*

DEUX VOISINES.

Qu'est-ce cela? secourons-la.

*(On la secoure avec empressement; on lui fait respirer des sels.)*

LES ENFANS ET LA BONNE.

Ma bonne, arrêtons un moment,

Ciel! c'est maman: ah! c'est maman.

*(La Comtesse revient à elle à la voix de ses enfans; elle fait un mouvement de la main pour qu'on les éloigne; la Bonne fait retirer les enfans.)*

LES ENFANS.

Hélas! ma bonne, c'est maman;

Laissez, laissez-nous voir maman.

LA COMTESSE, à Tréville.

Ne dites rien à mes enfans,

Je crois que j'ai repris mes sens.

Votre bras. *Tréville le lui donne.* Il faut se contraindre:

Voilà ce que j'avois à craindre.

TRÉVILLE.

Madame, tout n'est pas à craindre.



**LES DOMESTIQUES ET LA BONNE, à part.**  
Monsieur, Monsieur, est arrêté.

**LA BONNE.**

En vérité.

**LES DOMESTIQUES.**

En vérité.

O Ciel! que de malheurs à craindre?

**LES VOISINES.**

Qui, dites-vous, donc arrêté?

Qu'avez-vous? quel sujet de craindre?

**LA BONNE ET LES DOMESTIQUES.**

Rien, Mesdames, rien n'est à craindre.

Quelqu'un qui vient d'être arrêté.

*Fin du premier Acte.*



## ACTE II.

*Le Théâtre représente l'intérieur d'une chambre  
de prison royale.*

## SCÈNE PREMIÈRE.

LE COMTE.

A I. R.

QUELLE fatale journée!  
Quelle triste destinée!  
Le déshonneur ou la mort,  
Encor, encor,  
Si mon sort  
Ne tomboit que sur moi-même,  
Mais sur des enfans que j'aime:  
Mes enfans!  
Mes enfans!  
Et sur ma femme, objet chéri,  
Qui place son bien suprême  
Dans les jours de son mari.  
Quelle fatale journée!  
Quelle triste destinée!  
Le déshonneur ou la mort.

## SCÈNE II.

LE COMTE, UN GEOLIER, ANTOINE,  
*NE, guichetier, apportant des plats & des assiettes.*

LE COMTE.

Vous pouvez remporter tout cela, je n'ai nul besoin.  
*(Le geolier met les plats.)*

ANTOINE, *après avoir regardé le Comte.*  
Ah, Dieu! c'est lui.

LE GEOLIER.

Tu parles, je crois.

ANTOINE.

Moi? non, je n'ai rien dit. *(à part.)* C'est lui.

SCÈNE

## SCENE III.

LE COMTE.

MA vie est pure.... je suis prêt à la perdre.... je voudrais que cela fût déjà fait.

## SCENE IV.

LE COMTE, TREVILLE, ANTOINE,  
*qui sort, après avoir bien considéré le Comte.*

LE COMTE.

Ah! mon cher Trévillè! hé bien, quelles nouvelles.

TRÉVILLE.

Mauvaises, je te le dis en pleurant, il n'y a plus de ressources. Comme le Roi n'avoit point disposé de tes places, on espéroit qu'il feroit grace; mais il n'y a rien à faire, toute la cour s'est jettée à ses pieds: les princes ont parlé, les ministres mêmes ont l'air de te plaindre, mais le Roi a allégué les loix & son ferment: ta femme! ah! mon ami! quelle femme étonnante! Le Roi a bien voulu la consoler; elle lui repréentoit les services de ta famille, de tes ancêtres & des siens; ils obéissoient aux loix, à-t-il dit, je servirai de père à ses enfans, je remets toute confiscation: les courtisans! les courtisans! ah! que ce font bien eux, toujours les mêmes, tout en paroissant pénétrés, saisis, anéantis de ton malheur, ils courent, ils vont, ils viennent, ils demandent, ils sollicitent pour avoir tes places, ton gouvernement, tes pensions, ton régiment, & le premier de tous est même cet ami si tendre, dont la reconnoissance....

LE COMTE.

Ne me dis pas son nom.

TRÉVILLE.

Tu as raison; pourquoi t'entretenir des injustices des hommes, tu ne les as que trop connus.

LE COMTE.

Ils sont ainsi.

TRÉVILLE.

Il en est qui te plaignent bien sincèrement.

B

L E C O M T E.

M'étoit-il permis de me conduire autrement? Après des procédés que j'ai palliés peut-être avec trop de douceur, un homme a l'insolence de m'insulter publiquement: on nous sépare; ma famille s'affemble, on me prescrit, on m'ordonne des devoirs, comme si je les ignorois; on me prescrit des devoirs, dont tout gentilhomme en naissant, apporte dans son cœur la nécessité: ma femme même, (elle ne doutoit pas de mon courage) ma femme même me dit: si tu péris dans ce combat indispensable, je ne te survivrai pas: ah! ce n'est pas ma mort que je crains, c'est la sienne.

T R É V I L L E.

J'ai offert deux cens mille francs à quelqu'un, mais il n'y a rien à faire; j'ai voulu corrompre quelqu'un de tes gardes, mais ici, tout est grille, tout est verrou: ah! si j'avois pu te sauver! J'ai ici, dans la cour, le cheval sur lequel je suis venu; tu aurois pu faire vingt lieues en quatre heures.

L E C O M T E.

Hé! me fera-t-il permis de voir ma femme & mes enfans?

T R É V I L L E.

Oui, ils ne doivent même pas tarder.

L E C O M T E.

Pourvu-qu'ils ignorent qu'ils vont perdre leur père.

T R É V I L L E.

Ils n'en savent rien.

L E C O M T E.

Je le souhaite.

T R É V I L L E.

Ta fille aînée embellit tous les jours.

L E C O M T E.

Elle touche à sa quinzicme année.

T R É V I L L E.

Hélas! mon père avoit communiqué à l'oncle de ta femme un projet.

L E C O M T E.

Lequel?

T R É V I L L E.

Il désiroit la demander en mariage, ... pour moi.

L E C O M T E.

J'aurois été sensible à sa demande, mais mon malheur ne doit pas t'empêcher d'espérer; ma femme doit penser de toi ce que j'en pense moi-même.

T R É V I L L E.

Ah! mon ami! nous te pleurerons ensemble.

## ARIETTE.

Consolé par ton innocence,  
 Tu meurs, victime de la loi :  
 L'honneur soutiendra ta constance,  
 Je suis plus malheureux que toi.  
 Je perds un ami fidèle  
 Qui devoit faire mon bonheur,  
 De cette perte cruelle,  
 Qui pourra consoler mon cœur ?

LE COMTE.

J'entends du bruit ; ce sont elles.

## SCENE V.

TREVILLE, LE COMTE, LA COMTESSE  
 (Le Comte & la Comtesse tombent dans  
 les bras l'un de l'autre.)

LA COMTESSE.

**M**ONSIEUR de Tréville, je vous en prie, sortez, mon carrosse est dans la seconde cour, mes enfans y sont ; dites à leur bonne de les amener ici, & lorsque je vous les aurai renvoyés, je vous prie de m'y attendre avec eux ; & faites attention à ce que je vais vous dire : l'ordre est donné de ne me laisser ici que trois heures ; si je tarde deux heures ; vous menerez mes enfans chez leur grand oncle, & vous lui remettrez cette lettre.

LE COMTE.

Pourquoi cette lettre ?

TRÉVILLE.

Mais, Madame....

LA COMTESSE.

Allez, Tréville.

## SCENE VI.

LE COMTE, LA COMTESSE.

**M**ON ami, tu ne verras point mes larmes ; je pleurerai ta perte, si j'avois à te survivre, mais je ne te survivrai pas : j'écris à ton oncle, & je lui marque.

„ Mon cher oncle, servez de pere & de mere à nos  
 „ enfans ; lorsque vous recevrez cette lettre nous n'exis-

20 L E C O M T E

„ rons plus que dans la mémoire d'un oncle que nous  
„ avons tendrement aimé: l'inhumanité des hommes ne  
„ nous refufera peut être pas d'être enfermés dans le même  
„ tombeau.”

L E C O M T E.

Est-il donc vrai que mon jugement? ...

L A C O M T E S S E.

Oui, tu dois mourir demain; tu peux, si tu le veux  
avancer ton trépas de quelques instans; j'en avois plus à  
vivre, mais le puis-je sans toi?

L E C O M T E.

Femme adorable! Non, Madame, vous vous abusez,  
je me dois comme exemple pour l'avantage des loix, &  
vous, comme mere, vous vous devez à vos enfans; ma  
mort n'est point infâme, elle n'est que malheureuse. Vous  
savez bien que je ne la crains pas: hé! qui élèvera, com-  
me ils doivent l'être, ces rejettons d'une famille illustre?  
Hé! qui mieux que vous leur rappellera ce qu'ils doivent  
de vertus à la mémoire de leur pere.

L A C O M T E S S E.

Je suis bien malheureuse, si vous m'ordonnez de vivre.

L E C O M T E.

Quel funeste sort! ah! si je suis coupable d'avoir pré-  
féré l'honneur à la vie, ces enfans qu'ont-ils fait pour  
être privés de leur pere?

L A C O M T E S S E.

Et de leur mere, vous n'empêcherez pas ma mort, vous  
ne pouvez la rendre que plus douloureuse, & si le déses-  
poir....

L E C O M T E.

Paix! j'entends du bruit, ce sont nos enfans; Madame,  
ne faisons rien paroître.

---

S C E N E VII.

LE COMTE, LA COMTESSE, DEUX  
DEMOISELLES, LA BONNE.

L A P L U S J E U N E.

AH! voilà mon Papa. *(Elle se jette dans ses bras.)*

L E C O M T E.

Bonjour, ma fille, bonjour, mes enfans.

*(Il embrasse sa fille aînée, qui s'est avancée avec moins  
de turbulence.)*

Ma fille aînée me paroît bien raisonnable.

L'AINÉE.

Comment ne le serois-je pas, élevée par maman?

LA CADETTE.

Mon Papa, pourquoi êtes-vous donc ici? Cette chambre est bien triste.

LE COMTE.

Mes enfans, je ne vous verrai de... long-tems. Donnez à votre mère la plus grande satisfaction, aimez-la bien comme je vous aime; votre mère... Madame, écoutez-moi, je vous en prie, écoutez-moi, Madame mes enfans embrassez votre mère. *(Elles l'embrassent.)* Votre mère vous aime trop pour jamais vous quitter; pour vous, ma fille, pendant quelque tems on va vous mettre au couvent.

L'AINÉE.

Viendrez-vous m'y voir?

LE COMTE.

Non, ma fille.

L'AINÉE.

Vous allez donc bien loin.

LA CADETTE.

Papa, emmenez-nous avec vous & maman, nous vous donnerons bien de la satisfaction.

LE COMTE, à la Bonne.

Faites-les retirer, leur présence me tue.

LES DEUX ENFANS.

D U O.

Quoi, mon Papa; quoi déjà vous quitter?

Depuis long-tems nous pleurons votre absence,

Nous aimons tant votre présence,

Hé quoi déjà? quoi déjà vous quitter!

Que près de vous ne pouvons nous rester!

Aurions-nous pu vous déplaire?

Nos cœurs sont innocens:

Un seul instant daignez nous satisfaire,

Ne refusez, ne refusez pas vos enfans.

LA COMTESSE, *les interrompant avec vivacité.*

C'est assez, c'est assez. Retournez au carrosse vous ferez ce que Mr. de Tréville vous dira, il est dans la voiture.

LA BONNE.

Oui, Madame.

LE COMTE.

La Bonne, secondez bien Madame la Comtesse, dans les tendres soins qu'elle aura de ses enfans; prenez ceci

22 L E C O M T E

pour vous ressouvenir de la priere' que je vous en fais.  
(Il lui donne une bague.)

Adieu, La Bonne.

(Les enfans embrassent leur pere & leur mere.)

---

S C E N E V I I I  
L E C O M T E , L A C O M T E S S E .

L A C O M T E S S E .

D U O .

**M**ON devoir est de mourir.

L E C O M T E .

Quoi! tu veux, tu veux mourir!  
Vis plutôt pour ma mémoire:  
Après moi deviens ma gloire,  
Ma mort ne peut la flétrir.

L A C O M T E S S E .

Mon devoir est de mourir.  
Hé! que me fait cette gloire?  
Le tombeau qui va s'ouvrir,  
Suffit à notre mémoire.

L E C O M T E .

Tu voudrais, tu voudrais mourir.  
Quoi! n'est-tu donc plus la mère  
De ma famille si chère?  
Qui, sans toi, l'éleva?  
C'est par toi qu'elle vivra.  
Ta vertu leur retracera  
Celle d'un malheureux père  
Qui t'adore.

L A C O M T E S S E .

Ah! je veux mourir.  
Moi, te survivre, moi! moi!  
Qui ne peut vivre sans toi.

L E C O M T E .

L'amour que tu sens pour moi,  
Mes enfans l'auront de toi.

L A C O M T E S S E .

Hé! que m'importe une vie,  
En proie à mille douleurs?  
Qu'est-ce que je sacrifie?  
Rien, oui rien, puisque tu meurs.

L E C O M T E .

En renonçant à la vie,  
Tu comblerois mes malheurs.  
L'instant qui me sacrifie,  
Est horrible, si tu meurs.



## SCENE IX.

LE COMTE, LA COMTESSE, ANTOINE.

ANTOINE.

**P**AIX, chut, chut... je viens vous sauver.

LE COMTE.

Me?...

LA COMTESSE.

Quoi?

ANTOINE.

Vous sauver.

LE COMTE.

Me sauver?

ANTOINE.

Vous sauver.

LA COMTESSE.

Le sauver! ah! mon ami, écoutez cet honnête homme.

ANTOINE.

C'est vous Monsieur, que j'ai vu dans le fauxbourg Saint-Germain, c'est vous qui hiez m'avez sauvé la vie; c'est vous qui m'avez aidé à relever ma hotte, & c'est sans doute le tems que vous avez mis à me rendre service, qui vous a fait arrêter; mais ne perdons pas un instant, tenez, prenez mes habits, ma redingotte, déguisez-vous.

LA COMTESSE.

Ah! mon ami!

ANTOINE.

Mon chapeau, ma perruque, mes hardes, les voilà.

LE COMTE.

Savez-vous à quoi vous vous exposez, si.....

ANTOINE.

Je le fais.

LE COMTE.

Votre mort est certaine.

ANTOINE.

Cela n'est pas sûr; mais pour vous votre affaire est faite.

LE COMTE.

Cet homme me fait peine.

ANTOINE.

Hé, laissez-moi, ne me plaignez pas.

LE COMTE.

Votre mort....

A N T O I N E.

Je ne mourrai point ingrat.

L A C O M T E S S E.

Hé, mon ami! il dit qu'il ne s'expose pas: n'hésitons point, profitons de la circonstance, sauvez-vous, si vous le pouvez.

L E C O M T E.

J'obéis, vous le voulez.

A N T O I N E.

Dépêchons, ôtez-moi tout cela &amp; ceci, ôtez votre col, mettez ce gros mouchoir autour de votre cou.

L A C O M T E S S E.

Hé! vite, hâtons-nous.

A N T O I N E.

Mettez ces gros bas.

[Le Comte s'assied, & pendant qu'il ôte son col & qu'il met le mouchoir, la Comtesse à ses genoux, lui met des demi-gros bas de laine, avec une sorte de maladresse, & Antoine aide de l'autre côté.]

Ah! c'est bon, vous voilà bien: mettez mes galoches; à présent, écoutez bien, prenez moi ces plats, ces assiettes, vous descendrez onze marches, vous en remontrerez trois, au bout d'une allée obscure; ensuite vous descendrez un escalier qui tourne, il conduit en bas; alors vous aurez passé trois sentinelles qui ne vous diront rien; vous cacherez votre pile d'assiettes dans un coin de la tour, par terre, vous irez ensuite à la porte au guichet, la sentinelle vous demandera qui va là, vous direz, c'est moi, sacreguié, c'est Antoine, en grondant comme ça, c'est moi, morbleu, est ce que vous ne me voyez pas? & toujours grondant, alors vous ferez dans les cours, & sauve qui peut.

L A C O M T E S S E.

Ah! mon ami, ah! montrez vous à Tréville; il est dans la première cour dans mon carrosse, il a son cheval: ah! mon cher ami, n'hésitez point, allez vite.

L E C O M T E, à Antoine.

Ah! pauvre malheureux! si cela ne réussit pas.

A N T O I N E, lui mettant son grand chapeau sur sa perruque.

Hé! ne vous embarrassez que de vous; hé! morbleu, laissez-moi.

L E C O M T E.

Récompensez-le, Madame, si vous le pouvez.

A N T O I N E.

Récompense! je le suis, ch! je le suis; ne pensez qu'à vous!

vous: hé vite, c'est bon, vous êtes bien comme cela.  
*(Il lui fait baisser la tête, qu'il lève trop.)* A propos,  
 il y a des cordes dans mes poches & un petit bâton, don-  
 nez-les moi. *(Le Comte les lui donne.)* Tenez, voilà les  
 affiettes, dépêchez vous, on va lever la garde, c'est un  
 gros ivrogne qui est au guichet; onze marches, trois  
 ensuite, l'escalier en tournant, cachez vos affiettes, & au  
 guichet, hé! sacreguié, c'est moi, c'est Antoine, allez  
 ferme, & ne craignez rien, croyez être moi, & vous  
 êtes sauvé.

## S C E N E X.

LA COMTESSE, ANTOINE.

LA COMTESSE, *se jettant à genoux.*

D U O.

AH! mon Dieu! je vous implore!  
 Sauvez, sauvez mon mari.

ANTOINE, *qui écoute avec attention.*  
 Non, je n'entends rien encore,  
 Il est encor près d'ici.

LA COMTESSE.

Pour le sauver du supplice,  
 S'il faut à votre justice  
 Une victime, me voici.  
 Ah! mon Dieu! je vous implore?  
 Sauvez, sauvez mon mari.

ANTOINE.

Non, je n'entends rien encore,  
 Il est encore près d'ici.

LA COMTESSE, *qui va écouter.*  
 Ciel! j'entends, Dieux! un bruit sourd.

ANTOINE.

Je n'entends rien, point de bruit sourd,  
 A présent, sans doute, il court.

LA COMTESSE.

Dieux! on le ramène ici.

ANTOINE.

Il est sauvé, Dieu merci.

LA COMTESSE.

Où vient, entendez-vous des voix, de cris?

ANTOINE.

Non, non.

LA COMTESSE.  
 Ciel! on parle, que dit-on?

B 5

Ah; mon Dieu! je vous implore,  
Sauvez, sauvez mon mari.

ANTOINE.  
Il est loin, s'il court encore,  
Il est sauvé, Dieu merci.

(Après le morceau de musique, la Comtesse tombe sur une chaise. Anzoine la prenant par le bras.)

Madame, Madame, cela ne suffit pas; songez à moi, il est sauvé.

LA COMTESSE.  
Il est sauvé, dites-vous; ha! que faut-il faire?

ANTOINE.  
Attachez-moi ce mouchoir, liez-moi les mains par derrière: ah! si vous aviez un couteau!

LA COMTESSE.  
En voici un. (Elle tire un poignard de son sein.)

ANTOINE.  
Ah, qu'il est bien! c'est comme un poignard: ah, que c'est heureux! je vais crier.

LA COMTESSE.  
Ah! ne criez pas encore.

ANTOINE.  
On viendra dans un instant ici; ayez l'air de me menacer de me tuer, si je dis un seul mot.

LA COMTESSE.  
Ah! je vous entends, ah! je vous comprends: ah! mon mari, s'il peut se sauver, quelle reconnaissance!

ANTOINE.  
Ne craignez rien, il l'est à présent; s'il ne l'étoit pas, on l'auroit déjà ramené ici: je m'en vais crier, on va venir.

LA COMTESSE.  
Ah! mon ami, encore un instant, ne criez pas.

ANTOINE.  
Ne craignez rien, vous dis je, il fait brouillard, la nuit va tomber; son ami, dites-vous, est dans votre carrosse, il font déjà bien loin; avant qu'on ait donné des ordres, il se passera plus de vingt minutes. Ahi, ahi, à la garde, à moi.

LA COMTESSE, a le poignard levé sur Antoine.  
Coquin, si tu cries, (affoiblement) je te poignarde.

On entend un coup de sifflet.

ANTOINE.  
Bon, voilà qu'on siffle pour moi; il y a long-tems qu'on auroit siffé, si votre mari étoit arrêté. Ahi, ahi, ahi.

LA COMTESSE.  
DUO.

Coquin, si tu fais des cris;  
Tu péris.

A l'instant, à l'instant même  
Je vais te percer le flanc,  
Et te noyer dans ton sang.

ANTOINE.  
Bon! bon! soutenez le stratagème,  
Et dites toujours de même.

LA COMTESSE.  
Coquin, si tu fais des cris,  
Tu péris.

ANTOINE.  
Ahi! ahi!

LA COMTESSE.  
Ciel! on entend.

ANTOINE.  
C'est la voix du Lieutenant.

LA COMTESSE.  
Coquin, si tu fais des cris,  
Tu péris.

ANTOINE.  
Ahi! ahi!

## SCENE XL

LE LIEUTENANT, LES GARDES,  
LA COMTESSE, ANTOINE.

LE LIEUTENANT.

QUE vois-je? Ciel! Quoi, Madame!  
Qu'est-ce ceci?

LA COMTESSE.  
C'est cet infâme.

Que ma main eût du tuer,  
Pour l'empêcher de crier.

LE LIEUTENANT.  
Et le Comte?

LA COMTESSE.  
Il est sauvé.

LE LIEUTENANT ET LES GARDES.  
Sauvé! sauvé!

LA COMTESSE.  
Oui, sauvé.

LE LIEUTENANT ET LES GARDES.  
Sauvé! sauvé!

LA COMTESSE.

Oui, Monsieur, il est sauvé.

LE LIEUTENANT, *à un garde.*

Vite, avertissez la garde,  
Et que rien ne vous retarde,  
Peut-être il fera retrouvé.

LA COMTESSE.

Il est loin, il est sauvé.

LE LIEUTENANT.

Malheureux, que n'appellois-tu?

LA COMTESSE.

Il étoit sans connoissance,  
Et même nous aurions dû  
Le tuer par prévoyance.

LE LIEUTENANT.

Sors d'ici, dans ma fureur

Il ne tient....

ANTOINE, *se tenant la tête.*

Ahi! ahi!

Voilà donc la récompense.

LE LIEUTENANT.

Et pour vous, pour vous, Madame,  
Venez chez le Gouverneur.

LA COMTESSE.

J'y vais, de toute mon ame.

LE LIEUTENANT.

Mais sauvé! comment sauvé!

Ah! cela n'est pas prouvé.

LA COMTESSE.

Cela me paroît prouvé,  
Dès long-tems il est en fuite.

LE LIEUTENANT.

La Cour, saura cette fuite,  
Madame, & votre conduite.

LA COMTESSE.

Si les hommes & la loi  
Me blâment dans ma conduite,  
Tout mon sexe fera pour moi.

LE LIEUTENANT.

Craignez, craignez - en la fuite,  
Chez le Gouverneur bien vite,  
Allons, Madame, allons vite.

LE LIEUTENANT ET LES GARDES.

Mais, sauvé! comment sauvé!

Comment a-t-il pris la fuite?

LA COMTESSE.

C'est vrai, mais il est en fuite,  
Le mieux, c'est qu'il est sauvé.

*Fin du second Acte.*

